

3^e Em.
17

LA MORT
DE CESAR,
TRAGÉDIE

DE
M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée par l'Auteur.

Avec un Avertissement & deux Lettres à ce sujet.



Imprimée A LONDRES chez INNIS.

Et se vend, A PARIS,
Chez JEAN-BAPTISTE-CLAUDE BAUCHE,
à la descente du Pont-neuf, près les Au-
gustins, à S. Jean dans le Désert.

M. DCC. XXXVI.

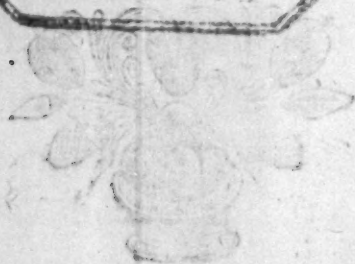
LA MORT
DE CÉSAR

TRAGÉDIE

DE

M. DE VOLTAIRE

NOUVELLE ÉDITION



Imprimé à Londres chez l'auteur
et à Paris chez Jean-Baptiste-Claude l'auteur
de la comédie de l'écuyer, par les soins
de la Librairie de la Cour.

MDCCLXXV



AVERTISSEMENT.

IL Y A près de huit années que plusieurs personnes prièrent l'Auteur de la Henriade de leur faire connoître le génie & le goût du Théâtre Anglois. Il traduisit en Vers une Scene de Jules Cesar de Shakespear, dans laquelle Antoine expose aux yeux du peuple Romain le Corps sanglant de Cesar. Cette Scene Angloise passe pour un des morceaux les plus frappans & les plus patétiques qu'on ait jamais mis sur aucun Théâtre. Le Peuple Romain conduit de la haine à la pitié & à la vengeance par la Harangue d'Antoine, est un spectacle digne de tous ceux qui aiment véritablement la Tragedie.

Les Amis de Monsieur de V . . . le prièrent de donner une traduction du reste de

la piece : mais c'étoit une entreprise impossible. Shakespear pere de la Tragedie Angloise, est aussi le pere de la barbarie qui y régne. Son génie sublime sans culture & sans goût, a fait un cahos du Théâtre qu'il a créé.

Ses pieces sont des monstres dans lesquelles il y a des parties qui sont des chef-d'œuvres de la Nature. Sa Tragedie intitulée *La Mort de Cesar*, commence par son triomphe au Capitole, & finit par la mort de Brutus & Cassius à la bataille de Philippes. On assassine Cesar sur le Théâtre. On voit des Sénateurs bouffonner avec la lie du peuple. C'est un mélange de ce que le Tragique a de plus terrible, & de ce que la farce a de plus bas. Je ne fais que répéter ici ce que j'ai souvent ouï dire à celui dont je donne l'Ouvrage au Public. Il se détermina pour satisfaire ses amis à faire un Jules Cesar, qui sans ressembler à celui de Shakespear fût pourtant tout entier dans le goût Anglois. On dit que c'est la premiere parmi celles qui méritent d'être connues où l'on

A V E R T I S S E M E N T. iv

n'ait point introduit de femmes. A peu près dans ce tems-là, le noble Vénitien Monsieur l'Abbé Conti, qui joint le talent de la Poësie à la Philosophie la plus sublime, avoit fait imprimer sa Tragedie Italienne de la mort de Jules Cesar. Le feu Duc de Boukinkam, Pere de celui qui vient de mourir à Rome, en fit aussi une sur le même sujet. Ces quatre Tragedies entiere-ment différentes les unes des autres, se ressemblent en un seul point, c'est qu'elles sont toutes sans amour.

On joüa il y a environ trente ans une Tragedie de la mort de Cesar sur le Théâtre des Comédiens François, & on ne manqua pas de rendre Cesar & Brutus amoureux.

C'est aux gens de Lettres, Etrangers & François, à qui nous presentons ce petit Ouvrage de M. de V.... à juger s'il a mieux fait de peindre ces deux grands hommes tels qu'ils étoient, que de donner sous leurs noms des François galans.

Cette Tragedie qui n'a jamais été destinée au Théâtre de Paris fut représentée il y a

vi AVERTISSEMENT.

quatre ans à l'Hôtel de Sassenage, & très-bien executée : mais la Scene de Shakespear, dans laquelle Antoine monte à la Tribune aux Harangues, pour faire voir au peuple la Robe sanglante de Cesar, ne pût être représentée à cause du petit espace du Théâtre, qui suffisoit à peine au petit nombre d'Acteurs qui jouent dans cette piece.

Elle fut jouée depuis au College d'Harcourt par les Pensionnaires de ce College avec une intelligence & une dignité peu ordinaire à l'âge des Acteurs. L'Auteur auroit sans doute été très-satisfait, s'il avoit pû voir cette représentation.

La Tragedie transcrite à la hâte au College d'Harcourt a été imprimée furtivement. On croiroit presque que l'Editeur & l'Imprimeur ont disputé à qui feroit le plus de fautes. C'est ce qui a déterminé l'Auteur à faire une Edition de cet Ouvrage, qu'il étoit résolu de ne point faire paroître, parce qu'il lui manque pour le soutenir l'illusion du Théâtre : secours si nécessaire à ce genre de Poësie. C'est au Public à l'apprécier ce

AVERTISSEMENT. vij

qu'il vaut ; les louanges des amis & les critiques des ennemis sont également inutiles devant ce tribunal. Je sçai que bien des gens se récrient sur l'atrocité de Brutus qui tue Cesar, quoiqu'il le connoisse pour son Pere. Mais on les prie de se souvenir que chez les Romains l'amour de la liberté étoit poussé jusqu'à la fureur, & qu'un parricide dans certaines circonstances étoit regardé comme une action de courage & même de vertu. Nous avons parmi les Lettres de Cicéron une Lettre de ce même Brutus, dans laquelle il dit qu'il tueroit son Pere pour le salut de la République ; & d'ailleurs la Tragedie, & sur-tout la Tragedie Angloise, n'est pas faite pour des choses à demi terribles.

Nous ajoutons à cet Avertissement une Lettre de Monsieur le Marquis Algaroti, qui à l'âge de 24 ans est déjà regardé comme un bon Poëte, un bon Philosophe, & un Sçavant. Son estime & son amitié pour Monsieur de V. . . . leur fait honneur à tous deux.



LETTRE

DE M^r. N... A M^r. N...

*Sur la Tragédie de Jules-César, par M. de
Voltaire.*

J'A différé jusqu'à présent, Monsieur,
de vous envoyer le Jules-César que
vous me demandez, pour vous faire part
de celui de M. de Voltaire.

L'édition qu'on en a faite à Paris il y a
quelques mois, est très-informe. On y re-
connoît assez la main de quelqu'un du
genre de ceux que Petrone appelle *Docto-
res Umbratici*. Elle est défectueuse au point
qu'on y trouve des vers qui n'ont pas le
nombre de sillabes nécessaire. Cependant
la Critique a jugé cette piece avec la même
sévérité, que si M. de Voltaire l'eût donnée
lui-

lui-même au Public. Ne seroit-il pas injuste d'imputer au Titien le mauvais coloris d'un de ses Tableaux barbouillés par un Peintre moderne ? J'ai été assez heureux pour qu'il m'en soit tombé entre les mains un Manuscrit digne de vous être envoyé ; & voilà enfin le Tableau tel qu'il est sorti des mains du Maître. J'ose même l'accompagner des Réflexions que vous m'avez demandées.

Il faudroit ignorer qu'il y a une Langue Françoisse & un Théâtre pour ne pas sçavoir à quel degré de perfection Corneille & Racine ont porté le Dramatique. Il sembloit qu'après ces grands Hommes, il ne restoit plus rien à souhaiter, & que tâcher de les imiter, étoit tout ce qu'on pouvoit faire de mieux. Désira-t-on quelque chose dans la peinture après la Galathée de Raphaël ? Cependant la célèbre Tête de Michel Ange dans le petit Farnese donna l'idée d'un genre plus terrible & plus fier auquel cet Art pouvoit être élevé. Il semble que dans les beaux Arts on ne s'apperçoit qu'il y avoit des vuides qu'après qu'ils sont remplis. La

plûpart des Tragédies de ces Maîtres, soit que l'action se passe à Rome, à Athene, ou à Constantinople, ne contient qu'un mariage concerté, traversé, ou rompu. On ne peut s'attendre à rien de mieux dans ce genre, où l'amour donne avec un souris ou la paix ou la guerre. Il me paroît qu'on pourroit donner au Dramatique un ton supérieur à celui-ci. Le Jules-César m'en est une preuve; l'Auteur de la tendre Zaïre ne respirant ici que des sentimens d'ambition, de vengeance & de liberté.

La Tragédie doit être l'imitation des grands Hommes. C'est ce qui la distingue de la Comédie; mais si ces actions qu'elle représente, sont aussi des plus grandes, cette distinction n'en sera que plus marquée, & l'on peut atteindre par ce moyen à un genre supérieur. N'admire-t-on pas davantage Marc Antoine à Philippes qu'à Actium, Je ne doute pourtant pas que ces raisons ne puissent essuyer de fortes contradictions. Il faudroit avoir bien peu de connoissance de l'homme pour ne pas sçavoir que les pré-

jugés l'emportent presque toujours sur la raison, & surtout les préjugés autorisés par un sexe qui impose une loi qu'on suit toujours avec plaisir.

L'amour est depuis trop long-tems en possession du Théâtre François, pour souffrir que d'autres passions y prennent sa place. C'est ce qui me fait croire que le Jules César pourroit bien avoir le même sort que les Thémistocles, les Alcibiades & les autres grands Hommes d'Athene admirés de toute la terre, pendant que l'Ostracisme les bannissoit de leur Patrie.

M. de Voltaire a imité en quelques endroits Shakespear Poëte Anglois qui a réuni dans la même piece les puérilités les plus ridicules & les morceaux les plus sublimes. Il en a fait le même usage que Virgile faisoit des Ouvrages d'Ennius; il a imité de l'Auteur Anglois les deux dernières scenes qui sont deux des plus beaux modeles d'Eloquence qu'il y ait au Théâtre.

Quum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.

N'est-ce point une reste de barbarie en Europe de vouloir que les bornes que la politique & la fantaisie des hommes ont prescrites pour la séparation des Etats, servent aussi de limites aux Sciences & aux beaux Arts, dont les progrès pourroient s'étendre par un commerce mutuel des lumieres de ses Voisins. Cette Réflexion convient même mieux à la Nation Françoisse qu'à toute autre. Elle est dans le cas de ces Auteurs dont le public exige plus à mesure qu'il en a plus reçu; elle est si généralement polie & cultivée, que cela met en droit d'exiger d'elle que non seulement elle approuve, mais qu'elle cherche même à s'enrichir de ce qu'elle trouve de bonchez ses Voisins.

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habeto.

Une objection dont je ne vous parlerois pas, si je ne l'eusse entendu faire, est sur ce que cette Tragédie n'est qu'en trois Actes. C'est dit-on pécher contre le Théâtre, qui veut que le Nombre des Actes soit fixé à cinq. Il est vrai qu'une des Regles, est qu'à

route rigueur la représentation ne dure pas plus de tems que n'auroit duré l'action, si véritablement elle fût arrivée. On a borné avec raison le tems à trois heures, parce qu'une plus longue durée lasseroit l'attention, & empêcheroit qu'on ne pût réunir aisément dans le même point de vuë les différentes circonstances de l'action qui se passe. Sur ce principe on a divisé les Actes en cinq pour la commodité des Spectateurs & de l'Auteur, qui peut faire arriver dans ces intervalles quelque événement nécessaire au nœud ou au dénouement de la piece. Toute l'objection se réduit donc à n'avoir fait durer l'action du César que deux heures au lieu de trois. Si ce n'est pas un défaut, la division des Actes n'en doit pas être un non plus, puisque la même raison qui veut qu'une action de trois heures soit partagée en cinq Actes, demande aussi qu'une action de deux heures ne le soit qu'en trois. Il ne s'ensuit pas de ce que la plus grande étendue qui a été prescrite, est de trois heures, qu'on ne puisse pas la rendre moindre; & je ne vois

point pourquoi une Tragédie assujettie aux trois unités, d'ailleurs pleine d'intérêts, excitant la terreur & la compassion; enfin faisant en deux heures ce que les autres font en trois, ne feroit pas une excellente Tragédie. Une Statue dans laquelle les belles proportions & les autres regles de l'Art sont observées, ne laisse pas d'être une belle Statue, quoiqu'elle soit plus petite qu'une autre, faite sur les mêmes Regles. Je ne crois pas que personne trouve la Venus de Medicis moins belle dans son genre, que le Gladiateur, parce qu'elle n'a que quatre pieds de hauteur, & que le Gladiateur en a six. M. de Voltaire a peut-être voulu donner à son César moins d'étendue que l'on en donne communément aux Pièces Dramatiques, pour sonder le goût du Public par un essai, si l'on peut appeller de ce nom une Piece aussi achevée. Il s'agit pour cela d'une révolution dans le Théâtre François, & c'eût été peut-être trop hasarder, que de commencer par parler de liberté & de politique trois heures de suite

à une Nation accoutumée à voir soupirer Mitridate, sur le point de marcher vers le Capitole. On doit tenir compte à M. de Voltaire de ce ménagement, & ne lui point faire d'ailleurs un crime de n'avoir mis ni amour, ni femmes dans sa Piece : nées pour inspirer la mollesse & les sentimens, elles ne pourroient jouer qu'un rôle ridicule entre Brutus & Cassius, *atroces animæ*. Elles en jouient de si brillants par tout ailleurs qu'elles ne doivent pas se plaindre de n'en avoir aucun dans le César. Je ne vous parlerai point des beautés de détail qui sont sans nombre dans cette Piece, ni de la force de la Poësie, pleine d'Images & de Sentimens. Que ne doit-on pas attendre de l'Auteur de Brutus & de la Henriade ? La Scene de la conspiration me paroît des plus belles & des plus fortes qu'on ait encore vuës sur le Théâtre ; elle fait voir en action ce qui jusqu'à présent ne s'étoit presque toujours passé qu'en récit.

Segnius irritant animos demissa per aures,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

La Mort même de César se passe presque à la vue des Spectateurs, ce qui nous épargne un récit qui, quelque beau qu'il fût, ne pourroit qu'être froid : ces événemens & les circonstances qui l'accompagnent étant trop connues de tout le monde.

Je ne puis assez admirer combien cette Tragédie est pleine de choses, & combien les caractères sont grands & soutenus. Quel prodigieux contraste entre César & Brutus ? Ce qui d'ailleurs rend ce sujet extrêmement difficile à traiter, c'est l'art qu'il faut pour peindre d'un côté Brutus avec une vertu féroce à la vérité, & presque ingrat, mais ayant en main la bonne cause ; au moins selon les apparences, & par rapport aux tems où l'Auteur nous transporte ; & de l'autre côté César rempli de clemence, & des vertus les plus aimables, comblant de bienfaits ses ennemis, mais voulant opprimer la liberté

berté de sa Patrie. Il faut interesser également pour tous les deux pendant le cours de la Piece, quoiqu'il semble que les passions doivent s'entre-nuire & se détruire réciproquement à la fin, comme feroient deux forces égales & opposées, & par conséquent ne produire aucun effet, & renvoyer les Spectateurs sans agitation. Ce sont ces réflexions qui ont fait dire à un homme du métier * qu'il regardoit ce sujet comme l'ecueil des Poëtes Tragiques, & qu'il l'auroit proposé volontiers à quelqu'un de ses Rivaux. Il semble que M. de Voltaire non content de ses difficultés, en ait voulu faire naître de nouvelles, en faisant Brutus fils de Cesar, ce qui d'ailleurs est fondé sur l'Histoire. Il a aussi trouvé par-là le moyen de se ménager de très-belles situations, & de jetter dans sa pièce un nouvel intérêt, qui se réunit tout entier à la fin pour Cesar.

* M. Martelli qui a écrit beaucoup de Tragédies en Italien. Il s'est servi d'une nouvelle espece de vers rimez qu'il avoit imaginée d'après les vers Alexandrins. Cette nouveauté n'a pas été favorable à ses Pieces.

La Harangue d'Antoine produit cet effet ;
& elle est à mon avis le modele de l'élo-
quence la plus séduisante. Enfin, je crois
que l'on peut dire avec vérité, que M. de
Voltaire a ouvert une nouvelle carrière, &
qu'il atteint le but en même tems.





LETTRE

DE M^r. L... A M^r. D...

JE ne puis assez vous remercier, Monsieur, de m'avoir confié *la mort de Cesar*, Tragedie de M. de Voltaire. J'ai lû ce Poëme avec toute l'attention dont je suis capable. J'ai admiré une prodigieuse quantité de beaux Vers; Vers que j'appelle Corneiliens, car ne vous en déplaise, Monsieur le Raciniste, il faut que je vous écrive ce que je vous ai dit & redit plusieurs fois. Corneille flate mon amour propre, il me persuade l'excellence de mon être; il élève mon ame, & je lui en sçai gré. Racine, quoiqu'admirable, m'attriste quelquefois en m'atendrissant, il développe trop mes foiblesses, il me dégrade, & j'en suis un peu fâché.

Je reviens à M. de Voltaire. Je crois qu'on verra avec grand plaisir sa Mort de César imprimée. On sent bien par la constitution de ce Poëme que l'Auteur ne l'a pas composé pour le donner au Théâtre François. Les Personnages récitant, peuvent, par le fonds des choses, & sur-tout par la véhémence de la déclamation, faire des impressions sur le plus grand nombre des Spectateurs, contraires au repos de l'Etat Monarchique, dans lequel nous sommes assez heureux de vivre. Mais ce plus grand nombre de Spectateurs, ne sera plus affecté à la lecture de cet Ouvrage faillant, comme il le seroit à la représentation. Et cette lecture satisfera infiniment les gens éclairés, pour lesquels l'Auteur a travaillé.

L'époque historique que M. de Voltaire a choisie lui a fourni les caractères de ses Personnages, tous ennemis de César qui veut opprimer la liberté.

Le Poëte donne à chacun des Conjurés quelque coup de pinceau qui les différentie entr'eux, quoiqu'allant au même but. Ce

ne sont pas des Portraits vagues, souvent fourés dans une Scene par le Poëte Dramatique, pour y donner, à ce qu'il croit, de l'éclat, mais qui malgré la beauté des Vers, refroidit la Scene. Toute beauté étrangere à la chose, cesse d'être beauté. Dans la Tragedie de M. de Voltaire les Personnages s'y peignent par les actions. Voilà la bonne, & peut-être l'unique maniere de peindre, soit dans la Tragedie, soit dans la Comédie.

Tout ce que l'on dit contre la puissance arbitraire ne peut choquer. Qui est-ce qui parle? des Romains, dans l'éclat le plus florissant de la République.

S'il s'agissoit de renverser un Etat Monarchique, & que des esprits chauds, amateurs de la nouveauté, & cherchant dans une autre forme de gouvernement, des avantages que leur peu de vertu n'a pû leur procurer; que ces esprits, dis-je tinssent les mêmes propos que tiennent Brutus & Cassius pour maintenir la République, on ne pourroit les supporter.

Je fais une grande difference du Brutus de Tarquin au Brutus de Cesar. Le premier est un rebelle, le second est un Citoyen.

Que M. de Voltaire n'amolisse jamais ni ses caracteres, ni sa versification, qu'il neglige toujours les petits ornemens pour fraper le grand. Il peut s'attirer des envieux, mais les gens sensés l'admireront. Voilà mon avis.

Je suis, &c.





PERSONNAGES

CESAR, Dictateur

MARC-ANTOINE, Consul

DOLABELLA, Ami de Cesar

LA MORT

DE CESAR,

TRAGEDIE

DE M. DE VOLTAIRE.

La scene est à Rome au Capitole.

PERSONNAGES.

CESAR, Dictateur.

MARC-ANTOINE, Consul.

DOLABELLA, Ami de Cesar.

JUNIUS-BRUTUS,

CASSIUS,

CASCA,

CIMBER,

CINNA,

DECIMUS.

LES ROMAINS.

LICTEURS.

Conjurés.

La Scene est à Rome au Capitole.

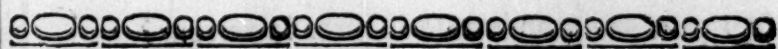


LA MORT

DE

CESAR,

TRAGÉDIE.



ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

CESAR, ANTOINE.

ANTOINE.



ESAR, tu vas régner, voici le jour au-

guste

Où le Peuple Romain, pour toi toujours

injuste,

Changé par tes vertus, va reconnoître en toi,

A 2

Son

Son vainqueur, son apui, son vengeur, & son Roi.
Antoine, tu le fais, ne connoît point l'envie.
J'ai chéri plus que toi, la gloire de ta vie;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être sous toi le second des Humains,
Plus fier de t'attacher ce nouveau Diadème,
Plus grand de te servir, que de regner moi-même.
Quoi ! tu ne me réponds que par de longs soupirs !
Ta grandeur fait ma joye, & fait tes déplaisirs !
Roi de Rome & du Monde, est ce à toi de te plaindre ?
César peut-il gémir, ou César peut-il craindre ?
Qui peut à ta grande ame inspirer la terreur ?

C E S A R.

L'amitié. Cher Antoine, il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu fais que je te quitte, & le Destin m'ordonne
De porter nos Drapeaux aux Champs de Babylone.
Je pars, & vais venger sur le Parthe inhumain
La honte de Crassus, & du Peuple Romain.
L'Aigle des Légions que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les Mers du Bosphore,
Et mes braves Soldats n'attendent pour signal,
Que de revoir mon front ceint du Bandeau Royal.
Peut-être avec raison César peut entreprendre
D'attaquer un País qu'a soumis Alexandre.
Peut-être les Gaulois, Pompée & les Romains

DE CÉSAR.

3

Valent bien ces Persans subjugués par ses mains.
J'ose au moins le penser, & ton ami se flatte
Que le Vainqueur du Rhin, peut l'être de l'Euphrate :
Mais cet espoir m'anime & ne m'aveugle pas,
Le Sort peut se lasser de marcher sur mes pas :
La plus haute sagesse en est souvent trompée,
Il peut quitter César, ayant trahi Pompée.
La valeur fait beaucoup : mais dans les grands combats,

Du triomphe à la chute, il n'est souvent qu'un pas.
J'ai servi, commandé, vaincu quarante années ;
Du Monde entre mes mains, j'ai vû les destinées ;
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement
Le destin des Etats dépendoit d'un moment.
Quoiqu'il puisse arriver, mon cœur n'a rien à craindre :
Je vaincrai sans orgueil, ou mourrai sans me plaindre ;
Mais j'exige en partant de ta tendre amitié
Qu' Antoine à mes Enfans soit pour jamais lié :
Que Rome par mes mains défendue & conquise,
Que la Terre à mes Fils, comme à toi soit soumise,
Et qu'emportant d'ici le grand titre de Roi,
Mon sang, & mon ami le prennent après moi.
Je te laisse aujourd'hui ma volonté dernière,
Antoine, à mes Enfans il faut servir de Pere.
Je ne veux point de toi demander des sermens,

LA MORT

De la foi des humains sacrés, & vains garans,
Ta promesse suffit, & je la crois plus pure
Que les Autels des Lieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'est déjà pour Antoine une assez dure Loi,
Que tu cherches la Guerre & le trépas sans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la Gloire t'appelle aux bornes de l'Asie.
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de sa fortune, & préface un malheur :
Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage :
César, que me dis-tu de tes Fils, de partage ?
Tu n'as de Fils qu'Octave ; & nulle adoption
N'a d'un autre César appuyé ta Maison.

CESAR.

Il n'est plus tems, ami, de cacher l'amertume,
Dont mon cœur paternel en secret se consume.
Octave n'est mon sang, qu'à la faveur des Loix :
Je l'ai nommé César, il est fils de mon choix.
Le Destin, (dois-je dire, ou propice, ou sévère ?)
D'un véritable Fils en effet m'a fait Pere,
D'un Fils que je chéris, mais qui pour mon malheur
A fucé pour son Pere une invincible horreur.

ANTOINE.

Et quel est cet Enfant ? Quel ingrat peut-il être

Si peu digne du Sang dont les Dieux l'ont fait naître?

CESAR.

Ecoute : Tu connois ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus,
De nos antiques Loix ce Défenseur austere,
Ce rigide Ennemi du Pouvoir arbitraire,
Qui toujours contre moi, les armes à la main,
De tous mes Ennemis a suivi le Destin,
Qui fut mon Prisonnier aux Champs de Theffalie,
A qui j'ai, malgré lui, sauvé deux fois la vie;
Né, nourri loin de moi chez mes fiers Ennemis.

ANTOINE.

Brutus ! il se pourroit.

CESAR.

Ne m'en crois pas. Tiens, lis.

ANTOINE.

Dieux ! la Sœur de Caton ! la fiere Servilie !

CESAR.

Par un hymen secret, elle me fut unie.
Ce farouche Caton dans nos premiers débats,
La fit presqu'à mes yeux, passer en d'autres bras :
Mais le jour qui forma ce second hymenée,
De son nouvel Epoux trancha la destinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me haïr, ô Ciel ! étoit-il réservé !
Mais lis, tu sauras tout par cet Ecrit funeste.

- » César, je vais mourir. La colere céleste
 » Va finir à la fois ma vie & mon amour.
 » Souviens-toi qu'à Brutus César donna le jour.
 » Adieu. Puisse ce Fils éprouver pour son Pere
 » L'amitié qu'en mourant te conservoit sa mere!

SERVILLE.

Quoi ! faut-il que du sort la tyrannique Loi,
 César, te donne un Fils si peu semblable à toi !

CESAR.

Il a d'autres vertus ; son superbe courage
 Flate en secret le mien, même alors qu'il l'outrage.
 Il m'irrite, il me plaît. Son cœur indépendant
 Sur mes sens étonnés prend un fier ascendant.
 Sa fermeté m'impose, & je l'excuse même
 De condamner en moi l'autorité suprême.
 Soit qu'étant homme & Pere, un charme séducteur
 L'excusant à mes yeux, me trompe en sa faveur :
 Soit qu'étant né Romain, la voix de ma Patrie
 Me parle malgré moi, contre ma Tyrannie,
 Et que la Liberté que je viens d'opprimer,
 Plus forte encor que moi me condamne à l'aimer.
 Te dirai-je encor plus ? Si Brutus me doit l'Etre,
 S'il est Fils de César, il doit haïr un Maître.
 J'ai pensé comme lui dès mes plus jeunes ans,

J'ai

DE CÉSAR.

2

J'ai détesté Silla, j'ai haï les Tyrans.

J'eusse été Citoyen, si l'orgueilleux Pompée

N'eût voulu m'opprimer sous sa gloire usurpée.

Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,

Si je n'étais César, j'aurois été Brutus.

Tout homme à son état doit plier son courage.

Brutus tiendra bien-tôt un différent langage,

Quand il aura connu de quel sang il est né;

Crois-moi, le Diadème à son front destiné

Adoucira dans lui sa rudesse importune.

Il changera de mœurs, en changeant de fortune.

La nature, le sang, mes bienfaits, tes avis,

Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon Fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connois sa fermeté farouche :

La Secte dont il est n'admet rien qui la touche.

Cette Secte intraitable, & qui fait vanité

D'endurcir les Esprits contre l'humanité,

Qui dompte & foule aux pieds la Nature irritée,

Parle seule à Brutus, & seule est écoutée.

Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,

Ont sur ces cœurs de bronze un absolu pouvoir.

Caton même, Caton ce malheureux Stoïque,

Ce Héros forcé, la victime d'Utique,

Qui

Qui fuyant un pardon qui l'eût humilié.
 Préfèra la mort même à la tendre amitié:
 Caton fut moins altier, moins dur, & moins à craindre,
 Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

C E S A R.

Cher ami, de quels coups tu viens de me percer!
 Que m'as-tu dit!

A N T O I N E.

Je t'aime, & ne te puis tromper.

C E S A R.

Le tems amollit tout.

A N T O I N E.

Mon cœur en désespère.

C E S A R.

Quoi, sa haine!

A N T O I N E.

Crois-moi.

C E S A R.

N'importe; je suis Père.

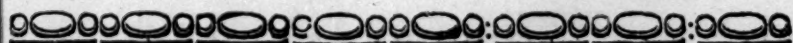
J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands Ennemis,
 Je veux me faire aimer de Rome & de mon Fils,
 Et conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
 Voir la Terre & Brutus adorer ma puissance.
 C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins:
 Tu m'as prêté ton bras pour dompter les humains,

Dompte

Dompte aujourd'hui Brutus, adoucis son courage;
Prépare par degrés cette vertu sauvage,
Au secret important qu'il lui faut révéler,
Et dont mon cœur encore hésite à lui parler.

A N T O I N E.

Je ferai tout pour toi ; mais j'ai peu d'esperance.



S C E N E II.

CESAR, ANTOINE, DOLABELLA.

D O L A B E L L A.

C E S A R, les Sénateurs attendent audience,
A ton ordre suprême ils se rendent ici.

C E S A R.

Ils ont tardé long-tems.... Qu'ils entrent.

A N T O I N E.

Les voici.

Que je lis sur leur front de dépit & de haine!

A
S C E N E



SCENE III.

CESAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS, CINNA, CASCA, &c. LICTEURS.

CESAR. *affix*

VENE's dignes soutiens de la grandeur Romaine,
Compagnons de Cefar. Approchez, Cassius,
Cimber, Cinna, Decime, & toi mon cher Brutus.
Enfin voici le tems, si le Ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du Monde,
Et voir dans l'Orient le Trône de Cyrus,
Satisfaire en tombant, aux Manes de Crassus.
Il est tems d'ajouter par le droit de la Guerre.
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la Terre:
Tout est prêt, tout prévu pour ce vaste dessein.
L'Euphrate attend César, & je pars dès demain.
Brutus & Cassius me suivront en Asie,
Antoine retiendra la Gaule & l'Italie,
De la Mer Atlantique, & des bords du Betis,
Cimber gouvernera les Rois assujettis:
Je donne à Decimus la Grèce, & la Lycie,

A Marcellus le Pont, à Casca la Syrie.
Ayant ainsi réglé le sort des Nations,
Et laissant Rome heureuse & sans divisions,
Il ne reste au Sénat, qu'à juger sous quel titre,
De Rome & des Humains, je dois être l'arbitre.
Silla fut honoré du nom de Dictateur,
Marius fut Consul, & Pompée Empereur.
J'ai vaincu le dernier, & c'est assez vous dire
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel Empire,
Un nom plus grand, plus saint, moins sujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, & cher à l'Univers.
Un bruit trop confirmé se répand sur la Terre,
Qu'en vain Rome aux Persans ose faire la Guerre;
Qu'un Roi seul peut les vaincre, & leur donner la Loi:
César va l'entreprendre, & César n'est pas Roi.
Il n'est qu'un Citoyen fameux par ses services,
Qui peut du Peuple encore effuyer les caprices:
Romains, vous m'entendez, vous savez mon espoir,
Songez à mes bienfaits, songez à mon pouvoir.

C I M B E R.

César, il faut parler. Ces Sceptres, ces Couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'Univers que tu donnes,
Seroient aux yeux du Peuple, & du Sénat jaloux,
Un outrage a l'Etat, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Silla, ni Carbon, ni Pompée,

Dais

Dans leur autorité sur le Peuple usurpée,
N'ont jamais prétendu disposer à leur choix
Des conquêtes de Rome, & nous parler en Rois.
César, nous attendions de ta clémence auguste
Un don plus précieux, une faveur plus juste,
Au-dessus des Etats donnés par ta bonté.....

C E S A R.

Qu'oses tu demander, Cimber ?

C I M B E R.

La Liberté.

C A S S I U S.

Tu nous l'avois promise, & tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité supreme;
Et je croyois toucher à ce moment heureux
Où le Vainqueur du Monde alloit combler nos vœux;
Fumante de son sang, captive & désolée,
Rome dans cet espoir renaïssoit consolée.
Avant que d'être à toi, nous sommes ses Enfans;
Je songe à ton pouvoir, mais songe à tes sermens.

B R U T U S.

Oui, que César soit grand, mais que Rome soit libre.
Dieux ! Maîtresse de l'Inde, Esclave au bord du Tibre !
Qu'importe que son nom commande à l'Univers,
Et qu'on l'appelle Reine, alors qu'elle est aux fers ?

Qu'im-

Qu'importe à ma Patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que César a de nouveaux Esclaves?
Les Persans ne font point nos plus fiers Ennemis;
Il en est de plus grands. Je n'ai pas d'autre avis.

C E S A R.

Et toi Brutus aussi?

A N T O I N E à César.

Tu connois leur audace:

Vois si ces cœurs ingrats sont dignes de leur grace.

C E S A R.

Ainsi vous voulez donc par vos témérités,
Tenter ma patience, & lasser mes bontés?
Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rempans sous Marius, Esclaves de Pompée,
Vous qui ne respirez, qu'autant que mon courroux
Retenu trop long-tems s'est arrêté sur vous,
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Silla garderiez le silence,
Vous que ma bonté seule invite à m'outrager,
Sans craindre que César s'abaisse à se venger,
Voilà ce qui vous donne une ame assez hardie,
Pour oser me parler de Rome & de Patrie,
Pour affecter ici cette illustre hauteur,
Et ces grands sentimens devant votre Vainqueur.
Il les falloit avoir aux Plaines de Pharsale :

L_a

La fortune entre nous devient trop inégale ;
Si vous n'avez sù vaincre, apprenez à servir.

BRUTUS.

César, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir :
Nul ne m'en défavoue ; & nul en Thessalie
N'abaisse son courage à demander la vie.
Tu nous laissas le jour, mais pour nous avilir ;
Et nous le détestons, s'il te faut obéir.
César, qu'à ta colere aucun de nous n'échape :
Commence ici par moi. Si tu veux regner, frappe.

CÉSAR.

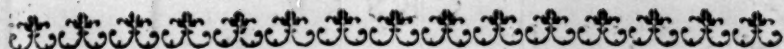
Ecoute ... & vous sortez*. Brutus m'ose offenser !
Mais fais tu de quels traits tu viens de me percer ?
Va, César est bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laisse là du Sénat l'indiscrette furie.
Demeure. C'est toi seul qui peux me défarmer ;
Demeure. C'est toi seul que César veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon sang est à toi, si tu tiens ta promesse :
Si tu n'es qu'un Tyran, j'abhorre ta tendresse ;
Et je ne peux rester avec Antoine & toi,
Puisqu'il ne'est plus Romain, & qu'il demande un Roi.

* Les Sénateurs sortent.

SCÈNE



S C E N E I V.

C E S A R. A N T O I N E.

A N T O I N E.

EH bien, t'ai-je trompé ? Crois-tu que la Nature
Puisse amollir une ame, & si fiere, & si dure ?
Laisse, laisse à jamais dans son obscurité
Ce secret malheureux qui pese à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chute ;
Mais qu'il ignore au moins quel sang il persécute.
Il ne mérite pas de te devoir le jour,
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour Fils.

C E S A R.

Je ne le puis ; je l'aime.

A N T O I N E.

Ah ! cesse donc d'aimer l'orgueil du Diademe :
Descends donc de ce rang, où je te vois monté,
La bonté convient mal à ton autorité,
De ta grandeur naissante elle détruit l'ouvrage.
Quoi ! Rome est sous tes Loix, & Cassius t'outrage !
Quoi Cimber ! Quoi Cinna ! ces obscurs Sénateurs
Aux yeux du Roi du Monde affectent ces hauteurs !
Ils bravent ta puissance, & ces vaincus respirent !

B

C E.

C E S A R.

Ils sont nés mes égaux ; mes armes les vainquirent,
Et trop au-dessus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir sous le joug, que je leur veux donner.

A N T O I N E.

Marius de leur sang eût été moins avare.
Silla les eût punis.

C E S A R.

Silla fut un Barbare,

Il n'a fû qu'opprimer. Le meurtre & la fureur
Faisoient sa politique, ainsi que sa grandeur.
Il a gouverné Rome au milieu des supplices :
Il en étoit l'effroi : j'en serai les délices.
Je sais quel est le Peuple, on le change en un jour :
Il prodigue aisément sa haine & son amour ;
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte, un air de liberté
A ramené vers moi sa foible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne,
Flater encor ce Tigre, à l'instant qu'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant, l'affervir, le charmer,
Et punir mes Rivaux en me faisant aimer.

A N T O I N E.

Il faudroit être craint : c'est ainsi que l'on régne.

CE

C E S A R.

Va, ce n'est qu'aux combats, que je veux qu'on me
craigne.

A N T O I N E.

Le Peuple abusera de ta facilité.

C E S A R.

Le Peuple a jusqu'ici consacré ma bonté :

Vois ce Temple que Rome élève à ma Clémence !

A N T O I N E.

Crains qu'elle n'en élève un autre à la Vengeance :

Crains des cœurs ulcérés, nourris de desespoir,

Idolâtres de Rome, & cruels par devoir.

Cassius allarmé prévoit qu'en ce jour même,

Ma main doit sur ton front mettre le Diadème :

Déjà même à tes yeux on ose en murmurer :

Des plus impétueux tu devrois t'assurer ;

A prévenir leurs coups, daigne au moins te contrain-
dre.

C E S A R.

Je les aurois punis si je les pouvois craindre.

Ne me conseille point de me faire haïr.

Je fais combattre, vaincre, & ne fais point punir.

Allons, & n'écouter ni soupçons ni vengeance,

Sur l'Univers soumis, régnerons sans violence.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS. ANTOINE. DOLABELLA

ANTOINE.

CE superbe refus, cette animosité,
Marquent moins de vertu, que de férocité.
Les bontés de César, & sur-tout sa puissance,
Méritoient plus d'égards, & plus de complaisance.
A lui parler du moins vous pourriés consentir.
Vous ne connoissés pas qui vous osés haïr,
Et vous en frémiriés, si vous pouviés apprendre. ...

BRUTUS.

Ah ! j'en frémis déjà, mais c'est de vous entendre.
Ennemi des Romains que vous avez vendus,
Pensez-vous ou tromper, ou corrompre Brutus ?
Allez ramper sans moi, sous la main qui vous brave.
Je fais tous vos desseins, vous brûlès d'être Esclave.
Vous voulés un Monarque, & vous êtes Romain !

AN

A N T O I N E.

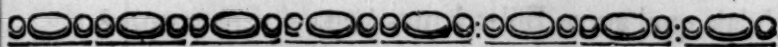
Je suis ami, Brutus, & porte un cœur humain :

Je ne recherche point une vertu plus rare.

Tu veux être un Héros, mais tu n'es qu'un Barbare,

Et ton farouche orgueil que rien ne peut fléchir

Embrassa la vertu pour la faire haïr.



S C E N E III.

B R U T U S.

QUELLE bassesse, ô Ciel ! & quelle ignominie !
Voilà donc les soutiens de ma triste Patrie !

Voilà vos successeurs, Horace, Decius,

Et toi, Vengeur des Loix, toi mon sang, toi Brutus,

Quels restes, justes Dieux, de la grandeur Romaine !

Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.

César nous a ravi jusques à nos vertus,

Et je cherche ici Rome, & ne la trouve plus.

Vous que j'ai vus périr, vous immortels courages,

Héros, dont, en pleurant, j'aperçois les images,

Famille de Pompée, & toi divin Caton,

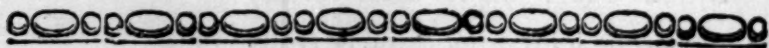
Toi dernier des Héros du sang de Scipion :

Vous ranimez en moi ces vives étincelles

Des vertus dont brilloient vos âmes immortelles ;

Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon sein,

Tout l'honneur qu'un Tiran ravit au nom Romain.
 Que vois-je, Grand Pompée, au pied de ta Statue ?
 Quel Billet, sous mon nom, se présente à ma vue ?
 Lisons * : *Tu dors, Brutus, & Rome est dans les fers !*.
 Rome, mes yeux sur toi seront toujours ouverts.
 Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
 Mais quel autre Billet à mes yeux s'offre encore ?
 Non, *tu n'es pas Brutus*. Ah ! reproche cruel !
 César ! tremble Tiran : voilà ton coup mortel.
 Non, *tu n'es pas Brutus*. Je le suis, je veux l'être.
 Je périrai, Romains, ou vous serez sans Maître.
 Je vois que Rome encore a des cœurs vertueux.
 On demande un Vengeur, on a sur moi les yeux :
 On excite cette ame, & cette main trop lente :
 On demande du sang . . . Rome sera contente.
 * *Il prend le Billet.*



S C E N E III.

BRUTUS. CASSIUS. CINNA. CASCA.
 DECIMUS. Suite.

C A S S I U S.

JE t'embrasse, Brutus, pour la dernière fois,
 Amis, il faut tomber sous les débris des Loix.
 De César désormais je n'attens plus de grace

Il fait mes sentimens, il connoît notre audace.
Notre ame incorruptible étonne ses desseins ;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en est fait, mes Amis, il n'est plus de Patrie,
Plus d'Honneur, plus de Loix, Rome est anéantie.
De l'Univers & d'elle, il triomphe aujourd'hui.
Nos imprudens Ayeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des Rois, ce Sceptre de la Terre,
Six cens ans de vertus, de travaux & de Guerre:
César jouit de tout, & dévore le fruit,
Que six Siècles de Gloire à peine avoient produit.
Ah Brutus! ès-tu né pour servir sous un Maître ?
Ta liberté n'est plus.

B R U T U S.

Elle est prête à renaître.

C A S S I U S.

Que dis-tu ? Mais quel bruit vient fraper mes esprits !

B R U T U S.

Laisse-là ce vil Peuple, & ses indignes cris.

C A S S I U S.

La liberté, dis-tu ? Mais quoi le bruit redouble.



S C E N E IV.

BRUTUS. CASSIUS. CIMBER.
DECIMUS.

A CASSIUS.
H ! Cimber, est-ce toi ? Parle, quel est ce trouble ?

DECIMUS.

Trame-t'on contre Rome un nouvel attentat ?
Qu'a-t'on fait ? Qu'as-tu vu ?

CIMBER.

La honte de l'Etat.

César étoit au Temple ; & cette fiere Idole
Sembloit être le Dieu qui tonne au Capitole.
C'est là qu'il annonçoit son superbe dessein
D'aller joindre la Perse à l'Empire Romain.
On lui donnoit les noms de Foudre de la Guerre,
De Vengeur des Romains, de Vainqueur de la Terre.
Mais parmi tant d'éclat, son orgueil impudent
Vouloit un autre titre, & n'étoit pas content.
Enfin parmi ces cris & ces chants d'allegrèſſe
Du Peuple qui l'entoure, Antoine fend la preſſe :
Il entre : ô honte ! ô crime indigne d'un Romain !
Il entre, la Couronne, & le Sceptre à la main,
On ſe taît : on frémit : lui, ſans que rien l'étonne,

Sur

Sur le front de César attache la Couronne ;
Et soudain devant lui se mettant à genoux,
César régne, dit-il, sur la Terre, & sur nous.
Des Romains à ces mots les visages pâlisent,
De leurs cris douloureux les voutes retentissent.
J'ai vu des Citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte, & pleurer de douleur.
César qui cependant lisoit sur leur visage
De l'indignation l'eclatant témoignage,
Feignant des sentimens long-tems étudiés,
Jette & Sceptre & Couronne, & les foule à ses pieds.
Alors tout se croit libre, alors tout est en proye
Au fol enyvrement d'une indiscrete joye.
Antoine est allarmé : César feint, & rougit.
Plus il céle son trouble, & plus on l'applaudit.
La modération fert de voile à son crime :
Il affecte à regret un refus magnanime ;
Mais malgré ses efforts, il frémissait tout bas
Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas.
Enfin ne pouvant plus retenir sa colere,
Il sort du Capitole avec un front sévere.
Il veut que dans une heure, on s'assemble au Sénat.
Dans une heure, Brutus, César change l'Etat.
De ce Sénat sacré la moitié corrompue
Ayant acheté Rome, à César l'a vendue,
Plus lâche que ce Peuple, à qui dans son malheur

Le

Le nom de Roi du moins fait encor quelque horreur.
César déjà trop Roi, veut encor la Couronne :
Le Peuple la refuse, & le Sénat la donne ;
Que faut-il faire enfin, Héros qui m'écoutez ?

C A S S I U S.

Mourir ; finir des jours dans l'opprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'espérance a flaté ma Patrie.
Voici son dernier jour, & du moins Cassius
Ne doit plus respirer, lorsque l'Etat n'est plus.
Pleure qui voudra Rome, & lui reste fidelle ;
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
Je vais où sont nos Dieux. Pompée & Scipion,
Il est tems de vous suivre, & d'imiter Caton.

B R U T U S.

Non, n'imitons personne, & servons tous d'exemple :
C'est nous, braves Amis, que l'Univers contemple.
C'est à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conserve à notre nom.
Si Caton m'avoit cru, plus juste en sa furie,
Sur César expirant, il eût perdu la vie.
Mais il tourna sur soy ses innocentes mains,
Sa mort fut inutile au bonheur des humains.
Faisant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome,
Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.

CAS:

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on fasse en un tel desespoir?

BRUTUS.

Montrant le Billet,

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'est trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche.

Dans une heure un Tiran détruit le nom Romain.

BRUTUS.

Dans un heure à César il faut percer le sein.

CASSIUS.

Ah! je te reconnois à cette noble audace.

DECIMUS.

Ennemi des Tirans, & digne de ta race,

Voilà les sentimens que j'avois dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rends à moi-même, & je t'en dois l'honneur.

C'est-là ce qu'attendoient ma haine & ma colere

De la mâle vertu qui fait ton caractère.

C'est Rome qui t'inspire en des desseins si grands;

Ton nom seul est l'Arrest de la mort des Tirans.

Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la Terre,
Vengeons ce Capitole au défaut du Tonnerre.
Toi, Cimber, toi Cinna, vous Romains indomptés
Avés-vous une autre ame, & d'autres volontés ?

C I M B E R.

Nous pensons comme toi : nous méprisons la vie :
Nous détestons César : nous aimons la Patrie :
Nous la vengerons tous : Brutus & Cassius,
De quiconque est Romain raniment les vertus.

D E C I M U S.

Nés Juges de l'Etat, nés les Vengeurs du crime,
C'est souffrir trop long-temps la main qui nous opprime ;
Et quand sur un Tiran nous suspendons nos coups,
Chaque instant qu'il respire est un crime pour nous.

C I M B E R.

Admettrons-nous quelqu'autre à ces honneurs suprêmes ?

B R U T U S.

Pour venger la Patrie, il suffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Emile, Bibulus,
Ou tremblent sous César, ou bien lui sont vendus.
Cicéron qui d'un Traître a puni l'insolence,
Ne sert la Liberté que par son éloquence ;
Hardi dans le Sénat, foible dans le danger

Fait

Fait pour haranguer Rome, & non pour la venger.
Laiſſons à l'Orateur, qui charme ſa Patrie,
Le ſoin de nous louer, quand nous l'aurons ſervie.
Non, ce n'eſt qu'avec vous que je veux partager
Cet immortal honneur, & ce preſſant danger.
Dans une heure au Sénat le Tiran doit ſe rendre.
Là, je le punirai : là, je le veux ſurprendre ;
Là, je veux que ce fer enfoncé dans ſon ſein,
Venge Caton, Pompée, & le Peuple Romain.
C'eſt hazarder beaucoup. Ses ardens Satellites
Par-tout du Capitole occupent les limites.
Ce Peuple mou, volage & facile à fléchir,
Ne ſait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes Amis, paroît inévitable :
Mais qu'une telle mort eſt noble & deſirable !
Qu'il eſt beau de périr dans des deſſeins ſi grands !
De voir couler ſon ſang dans le ſang des Tirans !
Qu'avec plaifir alors on voit ſa dernière heure !
Mourons, braves Amis, pourvû que Céſar meure,
Et que la Liberté, qu'oppriment ſes forfaits,
Renaîſſe de ſa cendre, & revive à jamais.

C A S S I U S.

Ne balançons donc plus, courons au Capitole ;
C'eſt-là qu'il nous opprime, & qu'il faut qu'on l'immole.

Ne

Ne craignons rien du Peuple, il semble encor douter ;
Mais si l'Idole tombe, il va la détester.

BRUTUS.

Jurés donc avec moi, jurés sur cette épée,
Par le sang de Caton, par celui de Pompée,
Par les Mânes sacrés de tous ces vrais Romains,
Qui dans les Champs d'Afrique ont fini leurs destins ;
Jurés par tous les Dieux, Vengeurs de la Patrie,
Que César sous vos coups va terminer sa vie.

CASSIUS.

Faisons plus, mes Amis, jurons d'exterminer
Quiconque ainsi que lui prétendra gouverner ;
Fussent nos propres Fils, nos Freres, ou nos Peres ;
S'ils sont Tirans, Brutus, il sont nos Adversaires ;
Un vrai Républicain n'a pour Pere & pour Fils,
Que la Vertu, les Dieux, les Loix & son País.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon sang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même, adoptés l'un pour l'autre,
Le salut & l'Etat nous a rendus Parens,
Scellons notre union du sang de nos Tirans.

Il s'avance vers la Statue de Pompée.

Nous

Nous le jurons par vous, Héros, dont les Images,
A ce pressant devoir excitent nos courages.
Nous promettons, Pompée, à tes sacrès genoux,
De faire tout pour Rome, & jamais rien pour nous,
D'être unis pour l'Etat, qui dans nous se rassemble,
De vivre, de combattre, & de mourir ensemble.
Allons, préparons-nous, c'est trop nous arrêter.



SCENE V.

CESAR. BRUTUS.

CESAR.

DEMEURE. C'est ici que tu dois m'écouter ;
Où vas-tu malheureux ?

BRUTUS.

Loin de la Tirannie.

CESAR.

Liçteurs qu'on le retienne.

BRUTUS.

Acheve, & prens ma vie.

CESAR.

Brutus, si ma colere en vouloit à tes jours,
Je n'aurois qu'à parler, j'aurois fini leur cours.
Tu l'as trop mérité. Ta fiere ingratitude

Se

Se fait de m'offenser une farouche étude.
 Je te retrouve encor avec ceux des Romains,
 Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins.
 Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
 Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colere.

B R U T U S.

Ils parloient en Romains, César, & leurs avis,
 Si les Dieux t'inspiroient, feroient encor suivis.

C É S A R.

Je souffre ton audace, & consens à t'entendre :
 De mon rang avec toi, je me plais à descendre.
 Que me reproches-tu ?

B R U T U S.

Le Monde ravagé :

Le sang des Nations : ton País saccagé :
 Ton pouvoir : tes vertus qui font tes injustices,
 Qui de tes attentats font en toi les complices ;
 Ta funeste bonté qui fait aimer tes fers,
 Et qui n'est qu'un apas, pour tromper l'Univers.

C É S A R.

Ah ! c'est ce qu'il falloit reprocher à Pompée.
 Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.
 Ce Citoyen superbe à Rome plus fatal,
 N'a pas même voulu César pour son égal.
 Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine,

Eût

Eût laissé respirer la liberté Romaine ?

Ah ! sous un joug de fer il t'auroit accablé.

Qu'eût fait Brutus alors ?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CESAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine ?

Tu ne t'en défens point. Tu vis pour ma ruine.

Brutus !

BRUTUS.

Si tu le crois, prévien donc ma fureur.

Qui peut te retenir ?

CESAR. *Il lui présente la Lettre de Servilie.*

La Nature, & mon cœur.

Lis, ingrat, lis, connois le sang que tu m'opposes,

Vois qui tu peux haïr, & poursuis, si tu l'oses.

BRUTUS.

Où suis-je ? Qu'ai-je lu ? Me trompés vous mes yeux ?

CESAR.

Eh bien ! Brutus, mon Fils !

BRUTUS.

Lui, mon Pere ! Grands Dieux !

CESAR.

Oui, je le suis, ingrat ! Quel silence farouche !

Que dis-je ? Quels sanglots échapent de ta bouche ?

C

Mon

Mon Fils.... Quoi, je te tiens muet entre mes bras!
La Nature t'étonne, & ne t'attendrit pas!

BRUTUS.

O fort épouventable, & qui me desespere!
O sermens! ô Patrie! ô Rome, toujours chere!
César!... Ah! malheureux j'ai trop longs-temps vécu!

CESAR.

Parle. Quoi d'un remords ton cœur est combattu!
Ne me déguise rien. Tu gardes le silence!
Tu crains d'être mon Fils, ce nom sacré t'offense!
Tu crains de me chérir, de partager mon rang!
C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang.
Ah! ce Sceptre du Monde, & ce Pouvoir Suprême,
Ce César que tu hais, les vouloit pour toi-même.
Je voulois partager avec Octave & toi,
Le prix de cent Combats, & le titre de Roi.

BRUTUS.

Ah! Dieux!

CESAR.

Tu veux parler, & te retiens à peine.
Ces transports sont-ils donc de tendresse ou de haine?
Quel est donc le secret qui semble t'accabler?

BRUTUS.

César....

CE.

CÉSAR.

Eh bien, mon Fils ?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CÉSAR.

Tu n'oses me nommer du tendre nom de Pere !

BRUTUS.

Si tu l'ès, je te fais une unique priere.

CÉSAR.

Parle. En te l'actordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fai moi mourir sur l'heure, ou cesse de régner.

CÉSAR.

Ah ! barbare Ennemi, Tigre que je caresse,
 Ah ! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse,
 Va, tu n'ès plus mon Fils. Va, cruel Citoyen,
 Mon cœur desespéré prend l'exemple du tien.
 Ce cœur à qui tu fais cette effroyable injure,
 Saura bien comme toi vaincre enfin la Nature.
 Va, César n'est pas fait pour te prier en vain ;
 J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain.
 Je ne le connois plus. Libre dans ma puissance,
 Je n'écouterai plus une injuste clémence.
 Tranquille à mon courroux, je vais m'abandonner ;

C 2

Mon

Mon cœur trop indulgent est las de pardonner ;
J'imiterai Silla, mais dans ces violences.
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, Va trouver tes indignes Amis.
Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.
On fait ce que je puis, on verra ce que j'ose :
Je deviendrai barbare, & toi seul en es cause.

B R U T U S.

Ah! ne le quittons point dans ses cruels desseins,
Et sauvons, s'il se peut, César & les Romains.



A C T E



A C T E III.

SCENE PREMIERE.

CASSIUS. CIMBER. DECIME. CINNA.
CASCA. LES CONJURES.

CASSIUS.

ENFIN donc l'heure approche, où Rome va re-
naître.

La Maîtresse du Monde est aujourd'hui sans Maître ?
L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
Decime. Encore une heure, & le Tiran n'est plus.
Ce que n'ont pu Caton, & Pompée & l'Asie,
Nous seuls l'exécutons, nous vengeons la Patrie ;
Et je veux qu'en ce jour on dise à l'Univers,
Mortels respectés Rome, elle n'est plus aux fers.

CIMBER.

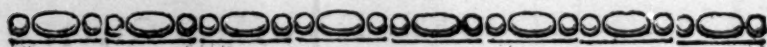
Tu vois tous nos Amis, ils sont prêts à te suivre,
A fraper, à mourir, à vivre, s'il faut vivre ;
A servir le Sénat dans l'un ou l'autre fort,
En donnant à César, ou recevant la mort.

C 3

D E-

DECIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paroît point encore,
 Lui ce fier Ennemi du Tiran qu'il abhorre,
 Lui qui prît nos sermens, qui nous rassembla tous,
 Lui qui doit sur César porter les premiers coups?
 Le Gendre de Caton tarde bien à paroître.
 Seroit-il arrêté? César peut-il connoître?...
 Mais le voici. Grands Dieux! qu'il paroît abbatu!



SCENE II.

CASSIUS. BRUTUS. CIMBER. CASCA.
 DECIME. CONJURES.

CASSIUS.

BRUTUS, quelle infortune accable ta vertu?
 Le Tiran fait-il tout? Rome est-elle trahie?

BRUTUS.

Non, César ne fait point qu'on va trancher sa vie.
 Il se confie à vous.

DECIMUS.

Qui peut donc te troubler?

BRUTUS.

Un malheur, un secret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous, ou du Tiran, c'est la mort, qui s'apprête,

Nous

Nous pouvons tous périr : mais trembler, nous !

BRUTUS.

Arrête ;

Je vais t'épouventer par ce secret affreux.

Je dois sa mort à Rome, à Vous, à nos Neveux,

Au bonheur des Mortels, & j'avois choisi l'heure,

Le lieu, le bras, l'instant, où Rome veut qu'il meure,

L'honneur du premier coup à mes mains est remis :

Tout est prêt. Apprenez que Brutus est son Fils.

CIMBER.

Toi, son Fils !

CASSIUS.

De César !

DECIMUS.

O Rome !

BRUTUS.

Servilie

Par un hymen secret à César fut unie,

Je suis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, Fils d'un Tiran !

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né ;

Ton cœur est trop Romain.

BRUTUS.

Ma honte est véritable.

Vous, Amis, qui voyez le destin qui m'accable,

Soyez par mes-fermens les maîtres de mon sort.

Est-il quelqu'un de vous d'un esprit assés fort,

Assés Stoïque, assés audeffus du Vulgaire,

Pour oser décider ce que Brutus doit faire?

Je m'en remets à vous. Quoi! vous baissés les yeux!

Toi, Cassius, aussi tu te tais avec eux!

Aucun ne me soutient au bord de cet abime?

Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime!

Tu frémis, Cassius! & prompt à t'étonner....

CASSIUS.

Je frémis du conseil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étois qu'un Ciroyen vulgaire,

Je te dirois: Va, fers; sois Tiran sous ton Pere:

Ecrafe cet Etat que tu dois soutenir:

Rome aura désormais deux Traîtres à punir;

Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,

A ce Héros armé contre la Tirannie,

Dont le cœur inflexible au bien déterminé,

Epura tout le fang que César t'a donné.

Ecoute,

Ecoute, tu connois avec quelle furie,
Jadis Catilina menaça la Patrie.

B R U T U S.

Oui.

C A S S I U S.

Si le même jour que ce grand Criminel
Dut à la Liberté porter le coup mortel :
Si lorsque le Sénat eût condamné ce Traître,
Catilina pour Fils t'eut voulu reconnoître;
Entre ce Monstre & nous forcé de décider,
Parle : Qu'aurois-tu fait ?

B R U T U S.

Peux-tu le demander ?

Penses-tu qu'un instant ma vertu démentie,
Eût mis dans la balance un homme & la Patrie ?

C A S S I U S.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté :
C'est l'Arrest du Sénat : Rome est en sûreté.
Mais, dis, sens-tu ce trouble, & ce secret murmure
Qu'un préjugé vulgaire impute à la Nature ?
Un seul mot de César a-t'il éteint dans toi,
L'amour de ton País, ton devoir, & ta foi ?
En disant ce secret, ou faux ou véritable,
En t'avouant pour Fils, en est-il moins coupable ?
En es-tu moins Brutus ? En es-tu moins Romain ?

Nous

Nous dois-tu moins ta vie, & ton cœur, & ta main ?
 Toi, son Fils ! Rome enfin n'est-elle plus ta Mere ?
 Chacun des Conjurés n'est-il donc plus ton Frere ?
 Né dans nos murs sacrés, nourri par Scipion,
 Elève de Pompée, adopté par Caton,
 Ami de Cassius, que veux-tu davantage ?
 Ces titres sont sacrés, tout autre les outrage.
 Qu'importe qu'un Tiran, vil esclave d'amour
 Ait séduit Servilie, & t'ait donné le jour ?
 Laisse-la les erreurs, & l'hymen de ta Mere,
 Caton forma tes mœurs, Caton seul est ton Pere.
 Tu lui dois ta vertu : ton ame est toute à lui ;
 Brise l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui.
 Qu'à nos sermens communs ta fermeté réponde ;
 Et tu n'as de Parens que les Vengeurs du Monde.

B R U T U S.

Et vous, braves Amis, parlez, que pensez-vous ?

C I M B E R.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
 D'un autre sentiment si nous étions capables,
 Rome n'auroit point eu des Enfans plus coupables.
 Mais à d'autres qu'à toi, pourquoi t'en rapporter ?
 C'est ton cœur, c'est Brutus qu'il te faut consulter.

B R U T U S.

Eh bien, à vos regards mon ame est dévoilée,

Lisez-y les horreurs dont elle est accablée.
Je ne vous cèle rien : ce cœur s'est ébranlé ;
De mes Stoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux serment que vous m'avez vu faire,
Prêt à servir l'Etat, mais à tuer mon Pere,
Pleurant d'être son Fils, honteux de ses bienfaits,
Admirant ses vertus, condamnant ses forfaits,
Voyant en lui mon Pere, un coupable, un grand homme,
Entraîné par César, & retenu par Rome,
D'horreur & de pitié mes esprits déchirés,
Ont souhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus, sâchés que je l'estime.
Son grand cœur me séduit au sein même du crime,
Et si sur les Romains quelqu'un pouvoit régner,
Il est le seul Tiran que l'on dût épargner.
Ne vous allarmez point : ce nom que je déteste,
Ce nom seul de Tiran l'emporte sur le reste.
Le Sénat, Rome, & Vous, vous avez tous ma foi.
Le bien du Monde entier me parle contre un Roi.
J'embrasse avec horreur une vertu cruelle,
J'en frissonne à vos yeux, mais je vous suis fidelle.
César me va parler, que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, sauver l'Etat & lui !
Veuillent les Immortels s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe, un pouvoir qui le touche !

Mais

Mais si ne j'obtiens rien de cet Ambitieux
 Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.
 Je ne trahirai point mon País pour mon pere,
 Que l'on approuve, ou non, ma fermeté sévère,
 Qu'à l' Univers surpris cette grande action
 Soit un objet d'horreur, ou d'admiration.
 Mon esprit peu jaloux de vivre en la mémoire,
 Ne considere point le reproche, ou la gloire ;
 Toujours indépendant, & toujours Citoyen,
 Mon devoir me suffit, tout le reste n'est rien.
 Allez, ne songez plus qu'à sortir d'esclavage.

C A S S I U S.

Du salut de l'Etat ta parole est le gage.
 Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux
 Nous entendions Caton, Rome même, & nos Dieux.



S C E N E III.

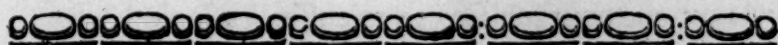
B R U T U S.

VOICI donc le moment où Cesar va m'entendre ;
 Voici ce Capitole où la mort va l'attendre.
 Epargnez-moi, Grands Dieux, l'horreur de le haïr !
 Dieux arrêtez ces bras levés pour le punir !
 Rendez, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus chere,

Et faites qu'il soit juste, afin qu'il soit mon Pere.

Le voici. Je demeure immobile, éperdu

O Mânes de Caton, soutenez ma vertu.



S C E N E IV.

C E S A R. B R U T U S.

C E S A R.

EH bien, que veux-tu? Parle. As-tu le cœur d'un homme?

Es-tu Fils de César?

B R U T U S.

Oui, si tu l'ès de Rome.

C E S A R.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter!

N'as-tu voulu me voir, que pour mieux m'insulter?

Quoi! tandis que sur toi mes faveurs se répandent,

Que du Monde soumis les hommages t'attendent,

L'Empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur!

De quel œil vois-tu donc le Sceptre?

B R U T U S.

Avec horreur.

C E S A R.

Je plains tes préjugés, je les excuse même;

Mais peux-tu me haïr?

BRU.

B R U T U S.

Non, César; & je t'aime,
Mon cœur par tes Exploits fut pour toi prévenu,
Avant que pour ton sang tu m'eusses reconnu.
Je me suis plaint aux Dieux de voir qu'un si grand Homme,
Fût à la fois la Gloire, & le Fleau de Rome.
Je déteste César avec le nom de Roi:
Mais César Citoyen seroit un Dieu pour moi;
Je lui sacrifierois ma fortune & ma vie.

C E S A R.

Que peux-tu donc haïr en moi?

B R U T U S.

La Tyrannie.

Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du Sénat, de ton Fils.
Veux-tu vivre en effet le Premier de la Terre,
Jouir d'un droit plus saint, que celui de la Guerre,
Etre encor plus que Roi, plus même que César?

C E S A R.

Eh bien?

B R U T U S.

Tu vois la Terre enchaînée à ton char;
Romps nos fers, sois Romain, renonce au Diadème.

C E S A R.

Ah! que proposes-tu?

B R U.

B R U T U S.

Ce qu'a fait Silla même.

Long-tems dans notre sang Silla s'étoit noyé,
Il rendit Rome libre, & tout fut oublié.
Cet Assassin illustre entouré de Victimes,
En descendant du Trône effaça tous ses crimes.
Tu n'eus point ses fureurs, ose avoir ses vertus.
Ton cœur fut pardonner, César, fais encor plus.
Que servent désormais les graces que tu donnes,
C'est à Rome, à l'Etat qu'il faut que tu pardonnes.
Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te sont soumis ;
Alors tu fais régner, alors je suis ton Fils.
Quoi ! je te parle en vain !

C E S A R.

Rome demande un Maître,
Un jour à tes dépends tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos Citoyens, plus puissants que des Rois.
Nos mœurs changent, Brutus, il faut changer nos Loix :
La Liberté n'est plus que le droit de se nuire ;
Rome qui détruit tout, semble enfin se détruire ;
Ce Colosse effrayant dont le Monde est foulé ;
En pressant l'Univers, est lui-même ébranlé.
Il panche vers sa chute, & contre la tempête
Il demande mon bras pour soutenir sa tête.
Enfin depuis Silla, nos antiques Vertus

Les

Les Loix, Rome, l'Etat font des noms superflus.
 Dans nos tems corrompus, pleins de Guerres civiles,
 Tu parles comme au tems des Décès, des Emiles,
 Caton t'a trop séduit, mon cher Fils, je prévoi
 Que ta triste vertu perdra l'Etat & toi.
 Fais céder, si tu peux, ta raison détrompée
 Au Vainqueur de Caton, au Vainqueur de Pompée,
 A ton Pere qui t'aime, & qui plaint ton erreur.
 Sois mon Fils en effet, Brutus, rends-moi ton cœur,
 Prends d'autres sentimens, ma bonté t'en conjure ;
 Ne force point ton ame à vaincre la Nature.
 Tu ne me réponds rien : tu détournes les yeux.

B R U T U S.

Je ne me connois plus. Tonnez sur moi, grands
 Dieux !
 César....

C E S A R.

Quoi ! tu t'émeus ! ton ame est amolie !
 Ah ! mon Fils.

B R U T U S.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie ?
 Sais-tu que le Sénat n'a point de vrai Romain
 Qui n'aspire en secret à te percer le sein ?
Il se jette à ses genoux.
 Que le salut de Rome, & que le tien te touche,
 Ton Génie allarmé te parle par ma bouche,

Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds.
César, au nom des Dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome, & de toi-même,
Dirai-je, au nom d'un Fils, qui frémit, & qui t'aime,
Qui te préfère au Monde, & Rome seule à toi,
Ne me rebutes pas.

CÉSAR.

Malheureux, laisse-moi!

Que me veux-tu?

BRUTUS.

Croi moi, ne sois point insensible.

CÉSAR.

L'Univers peut changer ; mon ame est inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponse?

CÉSAR.

Oui. Tout est résolu.

Rome doit obeïr, quand César a voulu.

BRUTUS *d'un air consterné.*

Adieu, César.

CÉSAR.

Eh, quoi ! D'où viennent tes allarmes?

Demeure encor mon Fils. Quoi, tu verses des larmes!

Quoi, Brutus peut pleurer ! Est-ce d'avoir un Roi?

Pleures-tu les Romains ?

D

BRU

BRUTUS.

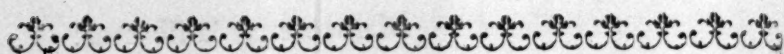
Je ne pleure que toi.

Adieu, te dis-je.

CESAR.

O Rome! ô rigueur héroïque!

Que ne puis-je à ce point aimer ma République!



SCENE V.

CESAR. DOLABELLA.

ROMAINS.

DOLABELLA.

LE Sénat par ton Ordre au Temple est arrivé:
On n'attend plus que toi : le Trône est élevé.

Tous ceux qui t'ont vendu leur vie, & leurs suffrages,

Vont prodiguer l'Encens au pié de tes Images :

J'amene devant toi la foule des Romains ;

Le Sénat va fixer leurs esprits incertains.

Mais si César croyoit un vieux Soldat qui l'aime,

Nos présages affreux, nos Devins, nos Dieux même,

César différeroit ce grand événement.

CESAR.

Quoi ! lorsqu'il faut regner, différer d'un moment !

Qui pourroit m'arrêter, moi ?

D O.

DE CESAR.

51

DOLABELLA.

Toute la Nature

Conspire à t'avertir par un sinistre augure :
Le Ciel qui fait les Rois, redoute ton trépas.

CESAR.

Va : César n'est qu'un homme, & je ne pense pas
Que le Ciel de mon sort à ce point s'inquiète :
Qu'il anime pour moi la Nature muette,
Et que les Elémens paroissent confondus,
Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus.
Les Dieux du haut du Ciel ont compté nos années,
Suivons sans reculer nos hautes destinées.
César n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des Ennemis,

Qui sous un joug nouveau sont à peine asservis.
Qui fait s'ils n'auroient point conspiré leur ven-
geance?

CESAR.

Ils n'oseroient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CESAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendroient méprisable, & me défendroient mal.

D 2

DO 2

D O L A B E L L A.

Pour le salut de Rome, il faut que César vive,
 Dans le Sénat au moins, permets que je te suive.

C E S A R.

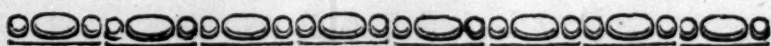
Non. Pourquoi changer l'ordre entre nous concerté ?
 N'avançons point, Ami, le moment arrêté,
 Qui change ses desseins découvre sa foiblesse.

D O L A B E L L A.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confesse ;
 Ce nouveau mouvement dans mon cœur est trop fort.

C E S A R.

Va, j'aime mieux mourir, que de craindre la mort.
 Allons.



S C E N E VI.

D O L A B E L L A. ROMAINS.

D O L A B E L L A.

CH E R S Citoyens, quel Héros ! Quel
 courage

De la Terre & de Vous méritoit mieux l'hommage ?
 Joignés vos vœux aux miens, Peuples qui l'admirés,
 Confirmés les honneurs, qui lui sont préparés.
 Vivés pour le servir, mourés pour le défendre . . .

Quelles clameurs ! ô Ciel ! quels cris se font entendre !

LES CONJURE'S *derrière le Théâtre.*

Meurs, expire, Tiran. Courage, Cassius.

D O L A B E L L A.

Ah ! courons le sauver.



S C E N E VII.

CASSIUS, LES CONJUREZ, un

Poignard à la main. DOLABELLA.

ROMAINS.

C A S S I U S.

C'En est fait, il n'est plus.

D O L A B E L L A.

Peuples, secondés-moi, frapons, perçons ce Traître.

C A S S I U S.

Peuples, imités-moi : vous n'avez plus de Maître.

Nation de Héros, Vainqueurs de l'Univers,

Vive la Liberté, ma main brise vos fers.

D O L A B E L L A *au Peuple.*

Vous trahissez, Romains, le sang de ce grand Homme !

C A S S I U S.

J'ai tué mon ami pour le salut de Rome.

Il vous asservit tous, son sang est répandu.

Est-il quelqu'un de vous de si peu de vertu,
D'un esprit si rempant, d'un si foible courage,
Qu'il puisse regretter César & l'esclavage ?
Quel est ce vil Romain qui veut avoir un Roi ?
S'il en est un, qu'il parle, & qu'il se plaigne à moi.
Mais vous m'applaudissez, vous aimez tous la gloire.

R O M A I N S.

César fut un Tiran, périsse sa mémoire.

C A S S I U S.

Maîtres du Monde entier, de Rome heureux Enfans,
Conservez à jamais ces nobles sentimens.
Je fais que devant vous Antoine va paroître,
Amis, souvenez-vous que César fut son Maître ;
Qu'il a servi sous lui dès ses plus jeunes ans,
Dans l'École du crime & dans l'art des Tirans.
Il vient justifier son Maître & son Empire,
Il vous méprise assez pour penser vous séduire.
Sans doute il peut ici faire entendre sa voix :
Telle est la Loi de Rome, & j'obéis aux Loix.
Le Peuple est désormais leur organe suprême,
Le Juge de César, d'Antoine, de moi-même,
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus,
César vous les ravit, je vous les ai rendus :
Je les veux affermir ; je rentre au Capitole ;
Brutus est au Senat ; il m'attend & j'y vole.

Je

DE CESAR.

55

Je vais avec Brutus en ces murs desolez,
 Rapeller la Justice & nos Dieux exilez :
 Etouffer des Méchans les fureurs intestines ;
 Et de la Liberté réparer les ruines.
 Vous, Romains, seulement consentez d'être heureux :
 Ne vous trahissez pas, c'est tout ce que je veux ;
 Redoutez tout d'Antoine, & sur-tout l'artifice.

ROMAINS.

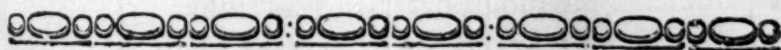
S'il vous accuse : que lui-même il périsse.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces serments sacrez.

ROMAINS.

Aux Vengeurs de l'Etat, nos cœurs sont assurez.



SCENE VIII.

ANTOINE. ROMAINS.

UN ROMAIN.

MAIS Antoine paroît,

AUTRE ROMAIN.

Qu'osera-t'il nous dire.

UN ROMAIN.

Ses yeux versent des pleurs, il se trouble, il soupire ?

D 4

UN

Il aimoit trop César.

ANTOINE.

Montant à la Tribune aux Harangues.

Oui je l'aimois, Romains,
 Oui j'aurois de mes jours prolongé ses destins.
 Hélas! vous avez tous pensé comme moi-même,
 Et lorsque de son front ôtant le Diadème,
 Ce Héros à vos Loix s'immoloit aujourd'hui,
 Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui?
 Hélas! je ne viens point célébrer sa mémoire;
 La voix du Monde entier parle assez de sa gloire;
 Mais de mon desespoir ayez quelque pitié,
 Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les faisoit verser quand Rome avoit un Maître.
 César fut un Héros, mais César fut un Traître.

AUTRE ROMAIN.

Puis qu'il étoit Tirán, il n'eut point de vertus;
 Et nous aprouvons tous Cassius & Brutus.

ANTOINE.

Contre ses Meurtriers, je n'ai rien à vous dire,
 C'est à servir l'Etat que leur grand cœur aspire,
 De votre Dictateur ils ont percé le flanc,
 Comblés de ses bienfaits ils sont teints de son sang;

Pour

Pour forcer des Romains à ce coup detestable
Sans doute il falloit bien que César fût coupable.
Je le crois, mais enfin César à t'il jamais
De son pouvoir sur vous appesanti le faix ?
A t'il gardé pour lui le fruit de ses Conquêtes,
Des dépouilles du Monde il couronnoit vos têtes.
Tout l'Or des Nations qui tomboient sous ses coups,
Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous.
De son Char de Triomphe il voioit vos allarmes ;
César en descendoit pour effuyer vos l'armes.
Du Monde qu'il soumit, vous triomphéz en paix
Puissants par son courage, heureux par ses bienfaits.
Il payoit le service, il pardonnoit l'outrage.
Vous le savez, Grands Dieux ! vous dont il fut l'image ;
Vous, Dieux, qui lui laissiez le Monde à gouverner,
Vous savez, si son cœur aimoit à pardonner.

R O M A I N S.

Il est vrai que César fit aimer sa clémence.

A N T O I N E.

- Helas ! si sa grand' ame eût connu la vengeance,
Il vivroit & sa vie eût rempli nos souhaits.
Sur tous ses Meurtriers il versa ses bienfaits
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus... où suis-je ô Ciel ! ô crime ! ô barbarie !
Chers amis, je succombe, & mes sens interdits...

Bru-

Brutus son Affassin... ce Monstre etoit son Fils.

R O M A I N S.

Ah Dieux!

A N T O I N E.

Je vois frémir vos généreux courages
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages.
Oui Brutus est son Fils, mais vous qui m'écoutez.
Vous étiez ses Enfans dans son cœur adoptez.
Hélas! Si vous saviez sa volonté dernière.

R O M A I N S.

Quelle est-elle: parlez.

A N T O I N E.

Rome est son héritière.

Ses trésors sont vos biens, vous en allez jouir;
Au delà du tombeau César veut vous servir.
C'est vous seuls qu'il aimoit, c'est pour vous qu'en Asie
Il alloit prodiguer sa fortune & sa vie.
O Romains, disoit-il, Peuple Roi, que je sers,
Commandez à César; César à l'Univers.
Brutus ou Cassius eût-il fait d'avantage?

R O M A I N S.

Ah! Nous les détestons, ce doute nous outrage.

U N R O M A I N.

César fut en effet le Pere de l'Etat.

A N.

A N T O I N E.

Votre Pere n'est plus ; un lâche assassinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand Homme,
L'honneur de la Nature & la gloire de Rome.
Romains priverez-vous des honneurs du Bucher
Ce Pere, cet Ami, qui vous étoit si cher ?
On l'apporte à vos yeux.

*Le fond du Théâtre s'ouvre, des Licteurs
apportent le corps de César, couvert
d'une Robe sanglante. Antoine descend
de la Tribune & se jette à genoux au-
près du corps.*

R O M A I N S.

O spectacle funeste !

A N T O I N E.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste :
Voilà ce Dieu vangeur idolâtré par vous,
Que ses Assassins même adoroient à genoux ;
Qui toujours votre apui dans la paix dans la guerre,
Une heure auparavant faisoit trembler la Terre.
Qui devoit enchaîner Babylone à son Char ;
Amis, en cet état connoissez vous César ?
Vous les voyés, Romains, vous touchez ses blessures,
Ce sang qu'ont sous vos yeux versé des mains parjures.
Là Cimber l'a frappé, là, sur le grand César,
Cassius & Decime enfonçoient leur poignard.

Là,

Là, Brutus éperdu, Brutus l'ame égarée,
 A fouillé dans ses flancs sa main dénaturée.
 César le regardant d'un œil tranquille & doux
 Lui pardonnoit encor en tombant sous ses coups.
 Il l'appeloit son Fils ; & ce nom cher & tendre
 Est le seul qu'en mourant, César ait fait entendre,
 O mon Fils ! disoit-il.

U N R O M A I N .

O monstre que les Dieux
 Devoient exterminer avant ce coup affreux !

*Autres Romains en regardant le corps
 dont ils sont proche.*

Dieux son sang coule encore !

A N T O I N E .

Il demande vengeance,
 Il l'attend de vos mains & de votre vaillance ;
 Entendez-vous sa voix ? Réveillez-vous Romains,
 Marchez, suivez moi tous, contre ses Assassins.
 Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre.
 Des Brandons du Bucher qui va le mettre en cendre
 Embrasons les Palais de ces fiers Conjurez
 Enfonçons dans leur sein nos bras desesperez ;
 Venez, dignes Amis, venez Vangeurs des crimes,
 Au Dieu de la Patrie immoler ces Victimes.

R O M A I N S .

Oui, nous les punirons ; oui, nous suivrons vos pas,

Nous

Nous jurons par son sang de vanger sont trépas ;
Courons.

ANTOINE à DOLABELLA.

Ne Laissons pas leur fureur inutile
Précipitons ce Peuple inconstant & facile,
Entraînons-le à la guerre & sans rien ménager,
Succédons à César, en courant le vanger.

F I N.



ANTOINETTE DOUBLET

De l'école de la rue de la Harpe

Le 10 Mars 1811

L'École de la rue de la Harpe

L'École de la rue de la Harpe

V. L. M.